

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Aucun matériel n'est autorisé - Durée 4 heures

Cette part de rêve que chacun porte en soi

Première partie : synthèse (40 points) : vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée du document suivant :

LE SENS DE LA MARCHE

Longtemps, la marche a été associée au vagabond, à l'errant, au va-nu-pieds ; le piéton était « piètre », par définition. Quand l'Europe se motorisa, il devint même un marginal. La quête de vitesse, de performance et d'efficacité reléguait la marche à pied, lente et fatigante, au statut d'anachronisme. Quelques années ont suffi pour que s'opère un revirement complet.

Après des siècles d'humilité, la marche s'offre une renaissance. Plus encore, elle se mue en véritable phénomène de société. Cinq millions de Français déclarent aujourd'hui faire de la randonnée pédestre régulièrement, chiffre considérable (1). Ils sont plus nombreux encore à user leurs souliers le dimanche dans les bois ou le long des canaux, pour le simple plaisir, naturel et ancestral, de « *mettre un pied devant l'autre et recommencer* ». L'engouement s'est emparé aussi bien des campagnes que des villes, où les voitures finissent par désertier le centre. « *Marcher, c'est branché* », assurent les professionnels tant du tourisme que de l'urbanisme.

Pratique corporelle — voire spirituelle, la marche que l'on croyait gratuite est aussi devenue un marché, un sport, un tourisme. Dans les magasins spécialisés se déploient des panoplies inédites : combinaison, ceinture-gourde, bâtons en aluminium... qui donnent aux marcheurs des allures de skieur alpin. Livres et guides spécialisés s'amoncellent en librairies. Des agences vendent des randonnées découvertes (le Val-de-Loire à pied), sportives (l'ascension du Kilimandjaro), thématiques (« rando-choco » à Pâques), ou tout confort (authenticité le jour et cinq étoiles le soir). « *Qu'on le veuille ou non, la marche est partout et partout on marche* », résume l'anthropologue Franck Michel (2).

Comment expliquer ce retour en grâce ? Qu'est-ce qui fait marcher les marcheurs ? Le sociologue David Le Breton a consacré deux livres à ce sujet, à douze ans d'intervalle (3).

Selon lui, ce succès vient d'abord de l'étonnante mutation de « l'imaginaire de la marche » qui se voit désormais associé à des valeurs « heureuses ».

La marche à pied recèle en réalité des vertus qui résonnent chaque année davantage avec les injonctions de l'époque. Elle est ainsi économique, ce qui n'est pas son moindre défaut par temps de crise. Nul n'est en effet besoin de dépenser beaucoup pour voyager à pied. Elle est aussi écologique : son émission de gaz à effet de serre reste très limitée... Comme le cyclotourisme ou la navigation fluviale, la marche relève donc du « tourisme vert », en pleine croissance, qui combine respect des ressources naturelles, préservation du bien-être des populations locales et souci de soi. La marche à pied apparaît enfin saine, bonne pour la santé et pour la ligne. À l'heure où chacun est officiellement incité à « bouger plus », quels que soient son âge et sa condition physique, marcher régulièrement devient quasi un impératif moral, au même titre que de manger sainement ou d'arrêter de fumer.

Mais cette conjonction de qualités économiques, écologiques et sanitaires ne saurait à elle seule expliquer le plébiscite dont la marche fait l'objet. Pour s'y adonner, il faut bien que le marcheur y trouve autre chose, de plus profond et personnel. Qu'au-delà de la fatigue, de l'essoufflement, des douleurs parfois, un secret plaisir aiguille sa volonté. De Jacques Lacarrière, auteur de *Chemin faisant* (Fayard, 1974), à Sylvain Tesson, Jacqueline de Romilly ou Pierre Sansot, les écrivains ont souvent mis en avant les joies sensorielles de la marche et les rencontres qu'elle permettrait de faire. La destination n'apparaît souvent que comme un prétexte. C'est le voyage lui-même qui importe. Il permet d'enregistrer en soi, de la tête jusqu'au bout des orteils, une collection de panoramas, de bruits, de saveurs, d'odeurs, de visages. D'aller redécouvrir le soleil, le vent, le ciel, l'altitude, les gouffres et l'horizon..., tout ce dont nous prive le rythme et les lieux de nos vies hypermodernes. « *Ce qui importe dans la marche n'est pas son point d'arrivée, témoigne D. Le Breton, mais ce qui se joue en elle à tout instant, les rencontres, l'intériorité, le plaisir de flâner..., c'est exister; tout simplement, et le sentir* (4). »

Des rêveries de Jean-Jacques Rousseau aux semelles d'Arthur Rimbaud, nombre d'œuvres littéraires et philosophiques ont d'ailleurs été composées « à l'air libre ». Le philosophe Frédéric Gros en a fait un livre, *Marcher, une philosophie*, qui a connu un joli succès. Pour lui, la marche a pour mérite de transformer le rapport du corps à l'espace. « *Le paysage est un paquet de saveurs, de couleurs, d'odeurs, où le corps infuse...* », affirme-t-il. Tel panorama paraît plus beau, plus propice à la méditation, à celui qui a fait l'effort de gravir la montagne pour y avoir accès. Tout se passe comme si la marche, la fatigue qu'elle entraîne, la persévérance qu'elle requiert était récompensée par un surcroît de beauté et de liberté offert au seul marcheur. L'esprit, alors, sautille et jubile, plus libre, moins contraint par ses références que lorsqu'il est immobilisé dans un bureau ou une bibliothèque.

Offrant un autre rapport à l'espace, la marche promet aussi et peut-être surtout un nouveau rapport au temps. Elle rappelle à chacun son statut d'*Homo viator*, avançant à son rythme, calme et régulier, en migration perpétuelle, depuis la nuit des temps. La lenteur est nécessaire pour apprécier le mouvement. Les grands marcheurs en font tous l'éloge. « *Dans nos vies riches, bombardées de mots et de délais, le prix à payer est le temps qu'on nous vole*, souligne ainsi l'écrivain-voyageur S. Tesson. *il est nécessaire de se laisser à nouveau traverser par le temps, de ne pas le fuir, de ressentir le flux des heures qui s'étirent, de faire l'expérience de l'infini de l'instant* (5). »

On redécouvre que la marche permet même de vivre plus longtemps, non pas au sens où elle augmenterait la durée de vie, mais parce qu'elle allonge, subjectivement, la temporalité : les heures à marcher semblent plus longues que celles à travailler ou à discuter.

Elles sont plus amples, « *étirent* » le temps, remarque F. Gros : « *Elles font vivre plus longtemps parce qu'on a laissé respirer, s'approfondir chaque heure, chaque minute, chaque seconde, au lieu de les remplir en forçant les jointures* », alors qu'à l'inverse, « *quand on se presse, le temps est plein à craquer, comme un tiroir saturé.* »

Là réside sans doute l'une des plus grandes explications de l'essor de la marche, qu'elle soit promenade, randonnée en montagne, pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, trek au Népal ou flânerie rêveuse sur les bords d'un lac : elle permet de se soustraire aux impératifs d'immédiateté, de réactivité, de connexion permanente. En s'immisçant dans un chemin, on s'offre une déconnexion. Déconnexion matérielle, d'abord. On éteint son ordinateur, on « débranche » pour prendre un chemin. On accepte l'idée que son téléphone portable ne capte plus. On quitte un réseau sans profondeur, sur lequel on « surfe ». Son propre horizon cesse d'être barré par l'écran d'ordinateur.

La déconnexion est ensuite spirituelle. La marche permet de « voir plus loin ». Elle lave des fatigues anciennes et des malaises de la vie quotidienne, assurent aussi bien le sociologue D. Le Breton que les philosophes P. Sansot et F. Gros. Le temps d'une parenthèse, ses adeptes cessent de ressasser leurs soucis personnels et professionnels pour se retrouver, s'apaiser, cheminer... *Dès que l'on marche, on s'allège. On échappe au train-train. Il faut s'enfouir dans le chemin qui épouse le soleil, l'inclinaison du sol. On s'imprègne de ses odeurs. Il y a un*

contact tactile avec la terre. C'est une invitation à prendre le large alors que la société a l'art d'assigner les gens », témoigne par exemple P. Sansot, marcheur infatigable, dans *Chemins aux Vents* (Payot, 2000).

De là à y voir une forme de subversion, il n'y a qu'un pas que certains auteurs n'hésitent pas à franchir. Ainsi l'anthropologue F. Michel, dans la lignée de F. Gros, considère-t-il la marche comme *un mode philosophique d'être, de penser et de voyager* ». Rappelant la tradition contestataire de la marche, il établit un lien avec le développement récent de la randonnée de loisir : « *Dans nos sociétés figées, où tout tend à être planifié, marcher relève de la subversion. Voyager à pied, c'est aller de l'avant. À contre-courant* (6). » L'anthropologue Jean-Didier Urbain n'exclut pas, quant à lui, l'émergence d'une contre-culture en réaction au culte de la vitesse. À l'instar du mouvement *slowfood*, qui invite, en réaction *au fast-food*, à prendre le temps de bien manger et cuisiner, un *slow tourism* « *réhabilitera peut-être la lenteur, la durée, la création de concepts de voyage à même de structurer une offre alternative : périple au ralenti, séjour de tranquillité* (7). »

Si cette offre alternative représente déjà un marché prometteur, il y a toutefois un risque à assigner trop vite au marcheur un statut de rebelle en rupture avec la société de consommation : celui d'établir une hiérarchie un peu méprisante entre, d'une part, les voyageurs respectables, éclairés et subversifs (tels les randonneurs solitaires) et, d'autre part, les touristes rejoignant les stations balnéaires en charters. D'abord, la frontière n'est pas si nette. On peut être tour à tour, et dans la même année, Star Trek et Ulysse : adepte d'une téléportation rapide à Djerba, le temps d'un long week-end de Pentecôte, et initiateur d'un long voyage à pied dans le silence de l'été... Par ailleurs, si tant d'auteurs cherchent à faire de la marche une philosophie, voire une façon politique d'être au monde, la plupart des marcheurs ont l'ambition plus modeste. À la question « *pourquoi marchez-vous?* », les réponses sont souvent plus courtes... et plus décevantes: « *Parce que ça fait du bien* », « *pour profiter de la nature* », « *parce qu'il fait beau* », « *pour le côté sportif* », « *pour me lancer un défi* »...

Qu'est-ce qui impose alors à un si grand nombre, *in fine*, le désir de se lever et de marcher ? Sans doute d'abord une tendance profondément inscrite dans l'être humain, que des siècles de progrès techniques ne permettent pas d'effacer. « *L'être humain commence par les pieds* », écrivait l'anthropologue André Leroi-Gourhan. Mais c'est aussi cet appel mystérieux qu'adresse à beaucoup l'horizon, et auquel nous redevenons peut-être un peu plus sensibles avec la montée des valeurs écologiques. « *Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche* », écrit Julien Gracq (8). Et si les grands voyageurs ont du mal à dire ce qui alimente leur quête, au départ, quand ils se lancent sur la route, ils espèrent tous trouver la réponse en chemin. Une réponse intime, personnelle, inattendue, en résonance avec leur vie.

Héloïse Lhéréty

(1) **Enquête** du ministère du Tourisme, 2010.

(2) **Franck Michel**, « La marche à pied, un mode philosophique d'être, de penser et de voyager », Cahier Espace, n° 112, avril 2012.

(3) **David Le Breton**, *Éloge de la marche*, Métailié, 2000, et *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Métailié, 2012.

(4) **David Le Breton**, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, op. cit.

(5) **Cité par Pascale d'Erm**, *Vivre plus lentement. Un nouvel art de vivre*, Ulmer, 2010

(6) **Franck Michel**, op.cit.

(7) **Jean-Didier Urbain**, *L'Envie du monde*, Bréal, 2011.

(8) **Julien Gracq**, *En lisant, en écrivant*, José Corti, 1980.

Deuxième partie : écriture personnelle (20 points) :

A partir du texte et de vos connaissances personnelles, vous commenterez et discuterez cette phrase citée dans l'article : « Ce qui importe dans la marche n'est pas son point d'arrivée, témoigne D. Le Breton, mais ce qui se joue en elle à tout instant, les rencontres, l'intériorité, le plaisir de flâner ..., c'est exister, tout simplement, et le sentir ».